

Jack l'Eventreur

ROBERT DESNOS

Jack l'Eventreur



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2008

JACK L'ÉVENTREUR

LA figure de Jack l'Eventreur est absolument légendaire. Nul ne l'a jamais vu, ou plutôt les personnes qui l'ont vu n'ont jamais pu le décrire car on n'a retrouvé que leurs corps, horriblement mutilés.

Il a pu commettre en plein Londres onze crimes du 1^{er} décembre 1887, date à laquelle on retrouvait à Whitechapel le cadavre horriblement mutilé d'une femme inconnue, jusqu'au 10 septembre 1889 où, sous la voûte d'un pont de chemin de fer on retrouvait le dernier cadavre de cette tragique série un corps de femme, la tête séparée du tronc, les deux jambes absentes, l'estomac et le ventre perforés – sans être jamais vu, sans être jamais inquiété.

Ceux et celles qui ont rêvé de lui, car le merveilleux se mêle à ces tragiques exploits, et plusieurs ont déclaré avoir fait dans les nuits qui précédèrent la découverte d'un nouveau crime, des rêves prémonitoires, assurent que Jack l'Eventreur se présentait à eux sous l'aspect d'un homme extrêmement élégant, avec un ténébreux et beau visage, des mains extrêmement fines et des poignets dont la minceur n'excluait pas la robustesse.

Jack l'Eventreur est sans doute mort maintenant, et mort impuni. Il doit reposer dans un de ces calmes cimetières anglais où l'ombre rectiligne des cyprès se prolonge sur des gazons soigneusement peignés et sur des allées monotones. Chaque jour de la semaine s'appesantit davantage sur cette tombe mystérieuse. Les jeunes Anglaises qui, pour se rendre au temple protestant ou à l'église, traversent le cimetière, observent devant cette tombe comme devant les autres un silence recueilli. Et rien ne signale aux hommes que là, dans la paix tellurique, repose celui auquel on peut appliquer le titre de "génie du crime".

Avant de décrire la série impressionnante des exploits de *Jack the Ripper*, il est une phrase de la conclusion des enquêteurs qui, dans sa terrible simplicité, me paraît définir d'une façon plus tragique encore cette sanglante épopée :

"Les éléments de l'information ne permettent pas de supposer que le meurtrier avait des connaissances anatomiques, *mais plutôt que la pratique l'avait rendu habile.*"

Terrible expérience que celle de cet homme entraîné à dépecer les femmes, terrible luxure que celle de cet homme dont le sang seul pouvait contenter l'appétit sensuel, terrible

vie que celle de ce criminel qui, jamais découvert, toujours sur le point de commettre un nouvel exploit, vivait dans l'énerverment continu de ses nerfs et de sa sensualité, défiant victorieusement les forces de la loi et de la morale ordinaire.

Le 1^{er} décembre 1887 on découvrait, dans le misérable quartier londonien de Whitechapel, un cadavre de femme inconnue, sauvagement assassinée et mutilée. L'enquête ne révéla ni le nom du criminel ni les circonstances du crime.

Sept mois passèrent et l'affaire était déjà entrée dans l'oubli profond des crimes où la police a échoué dans sa mission lorsque l'on trouva, le 7 août 1888, dans le même quartier, une femme assassinée atrocement déchirée par trente-neuf coups de couteau.

L'enquête, dès le début, se heurta à un tel mystère qu'on ne douta pas que l'assassin n'échappe aux recherches et le dossier fut rangé à côté du premier, avec lequel on n'établissait pas encore une étroite corrélation.

Le quartier de Whitechapel, qui est encore l'un des plus misérables de Londres, était, il y a quarante ans, le plus romantique paysage qui se puisse imaginer. Les admirables descriptions qu'Eugène Sue, cet extraordinaire

écrivain, fait des quartiers sordides de Paris, donnent à peine une idée du labyrinthe de rues, de ruelles, de passages et de cours qui constituaient alors ce faubourg anglais. Thomas de Quincey qui, dans quelques passages de son œuvre si attachante en a fait de rapides descriptions, traduit l'atmosphère tragique de ce lieu où les plus misérables infirmes de Londres, ceux qui, le dimanche, dessinent à la craie le portrait du prince de Galles sur les trottoirs et ceux qui, la nuit, disputent aux rats géants un abri pour dormir dans les docks de la Tamise, côtoyaient les plus lamentables prostituées qu'une grande ville du monde puisse offrir à la sensualité triste des samedis protestants.

Mais Jack l'Eventreur, s'il avait attendu sept mois, avant de commettre son second crime, n'attendit que vingt-quatre jours pour commettre le troisième.

Le 31 août 1888, vers 4 heures d'une nuit chaude, où les étoiles impassibles resplendissaient dans le ciel, on découvrit dans une rue, étendue de toute sa longueur sur le dos, les vêtements relevés sur la tête, le cadavre d'une femme.

Une horrible blessure à la gorge avait ouvert le larynx et la trachée artère. Par le

ventre béant s'échappaient les intestins et le corps entier baignait dans une immense mare de sang.

D'après des constatations médicales, voici comment le crime avait pu être commis :

La femme X... aimait l'ale et le whisky. Elle en abusait tant que son mari, las de vivre dans un intérieur désordonné, avait fini par se séparer d'elle.

Dans la nuit du 30 au 31 août, ayant bu comme à son ordinaire, elle regagnait difficilement son domicile, heurtant les murs, s'aidant des becs de gaz comme d'un appui passager et entamant avec les passants des conversations incohérentes sur ce ton de jovialité triste qui est le propre de l'ivrognerie anglaise. Depuis plusieurs heures elle errait ainsi. Peut-être était-elle déjà passée, sans la reconnaître, devant sa maison. Tout entière en proie aux rêves exigeants de l'alcool sans doute ne pensait-elle même plus à dormir.

C'est alors qu'elle rencontra ce singulier promeneur. Il portait un costume bien rare à Whitechapel et, seule, la blancheur de sa cravate et de son plastron trouait le noir impeccable de sa cape et de son habit. Sur son chapeau de soie et ses souliers vernis, la fureur tremblotante des réverbères mettait de

fugitifs reflets. Gaiement la femme X... lui adressa la parole. L'inconnu ne lui répondit pas et s'approcha d'elle. Elle distingua un instant ses lèvres sanglantes ouvertes sur des dents extrêmement blanches. Sentimentale, l'ivrognesse espéra un baiser. Mais son interlocuteur la tenait déjà à la gorge. Elle se laissa faire et s'écroula doucement sur le trottoir tandis que Jack l'Eventreur s'étendait sur elle.

Le long de la rue déserte, un dandy s'en va maintenant en sifflotant un air à la mode. L'ivrognesse est toujours étendue sur le trottoir au centre d'un grand tapis de pourpre où les astres se reflètent. Le policeman qui, tout à l'heure, se penchera sur elle pour l'engager d'un ton persuasif à aller ailleurs cuver son vin s'apercevra alors qu'elle est morte. Ses bras sont mollement étendus le long de son corps. Le visage est exsangue, les lèvres décolorées. La gorge béante ne saigne plus, car les veines de la malheureuse sont vides de sang. Elle est morte sans se débattre, sans lutter. Et là où elle est morte son corps est resté. La bouche ouverte dans un effroyable rictus a perdu cinq dents. La langue a été coupée. La trace des doigts, à peine marquée, est cependant visible encore en dessous de la mâchoire et sur la joue

droite. Sur le côté gauche du cou, partant de l'oreille, on aperçoit une légère déchirure. Elle se termine à quelques millimètres du coup de couteau qui trancha la gorge et qui fut donné avec assez de force pour atteindre la colonne vertébrale. L'arme du crime devait être un couteau à très longue lame et la main qui le maniait devait être extrêmement robuste.

Et c'est ce même couteau qui a littéralement découpé en tranches le ventre de la victime avec autant de facilité que l'on découpe, le dimanche, dans les ménages anglais, le *plum-cake* traditionnel.

Les blessures ont été faites de gauche à droite. Peut-être Jack l'Eventreur était-il gaucher.

Ainsi fut commis le troisième crime de Jack l'Eventreur, qui ne devait pas tarder à en commettre un quatrième : le 8 septembre 1888. Celui-là devait être commis avec plus d'audace encore et cette fois les Londoniens connurent la terreur.